

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 6 (1885)
Heft: 12

Artikel: Bulletin mensuel : (7 décembre 1885)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL (7 décembre 1885¹).

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro (p. 325), l'expédition que M. le lieutenant **Palat** se proposait de faire, de Géryville, à travers le Sahara, jusqu'à Timbouctou et au Niger. Le début de son entreprise n'a pas été heureux. Après avoir eu un doigt cassé par accident, il a été pris d'un accès de fièvre à Saïda, et des indigènes engagés par lui ont déserté. Il a dû se rendre de Saïda à Géryville (voyez la carte, III^{me} année, p. 84), pour y acheter des chameaux et louer des chameliers. Il devait partir le 5 octobre pour Brezina, et se diriger ensuite sur Hassi-ben-Zeïd, près de l'Oued-Seggueur. Là se trouve Si-Kaddour, qui devait faciliter à M. Palat la première partie de son voyage. Si-Hamza a consenti à accompagner l'explorateur jusqu'à Aïn-Salah.

Le *Journal de la Chambre du commerce de Londres* attire l'attention sur l'augmentation constante de **l'importation des bois de construction** dans les ports du nord de l'Afrique, de la mer Rouge, et spécialement du **Caire** et de **Port-Saïd**. Il en a été importé l'année dernière, au Caire seulement, pour deux millions de francs ; l'Autriche-Hongrie en a fourni pour 1,400,000 francs ; le reste provenait de Suède, d'Allemagne, de France et d'Angleterre. Quant à Port-Saïd, il en a reçu 21,700 tonnes, soit une quantité beaucoup plus forte qu'en 1883. Le besoin en augmente considérablement, non seulement par suite de la reconstruction du quartier arabe, détruit en grande partie par un incendie, mais aussi par le fait de l'extension que la ville prend chaque jour. Les pierres sont tirées d'Alexandrie et de Damiette, mais les constructions sont généralement légères et réclament beaucoup de bois. Il en faudra également beaucoup pour l'exécution de canaux projetés.

La Société de géographie de Paris a reçu des nouvelles de M. **Aubry** qui, pendant deux ans et demi, a exploré le **Choa** et une partie du **pays des Gallas**, des **Danakils** et des **Somalis**. Il a déterminé le cours de l'Haouasch et de ses affluents, le Mongueur, le Gonder et le Goudjab, ainsi que les altitudes de nombreuses sommités du pays. Il s'est aussi occupé de recherches géologiques, minéralogiques et paléontologiques. Quoiqu'il n'eût pas à lutter contre la maladie, son retour à

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

la côte n'a pas été sans périls ; il a dû se frayer un passage à coups de fusil à travers les hordes somalis, et a réussi à sauver la plupart de ses collections et de ses notes.

Les entreprises de la Société africaine allemande à la côte orientale d'Afrique et les prix élevés payés par les explorateurs anglais ont fait monter beaucoup le salaire des porteurs à Zanzibar. L'expédition envoyée, sous la direction du Dr **Fischer**, pour chercher à délivrer les Européens, Emin-bey, Dr Junker et Casati, bloqués par les partisans du Mahdi dans la région du Haut-Nil, risque de s'en ressentir. Le Dr Fischer écrivait le 1^{er} août de Pangani, à la Société de géographie de Hambourg : « Je suis ici depuis quelques jours. Demain je me mets en route avec 221 hommes. Il n'est pas possible d'accomplir un voyage comme le mien, avec quelque chance de succès, sans s'être équipé comme je l'ai fait ; encore le Dr Kirk prétend-il que mon personnel et mes provisions sont loin d'être suffisants. Mais les Anglais peuvent calculer autrement. Mes 50,000 francs sont déjà employés : 20,000 en marchandises, 5000 en armes et munitions, le reste en partie en salaires que j'ai dû payer trois mois d'avance. Mais qu'aurais-je pu faire avec une caravane petite et maigrement équipée ? Les princes de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro veulent qu'on leur fasse des présents. Les étoffes recherchées dans l'Ou-Ganda sont les plus chères du marché de Zanzibar. Si j'apprends dans l'Ou-Ganda que mon projet de pénétrer plus avant dans l'intérieur est irréalisable, j'achèterai de l'ivoire pour recouvrir la plus grande partie de l'argent. D'après les dernières nouvelles, la guerre doit avoir éclaté entre l'Ou-Nyoro et Lado. Le consul Kirk a écrit une lettre au souverain de l'Ou-Ganda, pour l'engager à envoyer une expédition à Lado aux frais du gouvernement anglais. Je vous prie de faire votre possible pour procurer à mon expédition de nouvelles ressources financières. Je suis effrayé quand je compte combien de milliers de francs me coûtera le seul salaire de mon personnel, si mon entreprise dure une année. Cependant il n'est pas possible de faire autrement. A Zanzibar, les Anglais supputaient les frais de l'expédition à 125,000 francs, j'estime qu'ils s'élèveront certainement à 100,000 francs. Je prends une nouvelle route par Kibaïa et Irangi ; elle est plus courte que celle qui passe par Tabora. »

La mort de Mirambo et la guerre que se font son successeur, Mpanda Tshalo, et le chef Kapéra, ont obligé les **missionnaires romains** à se retirer du poste de Bou-Kouné à la station de **Kipalapala**, dans le Bou-Koumbi. Les pluies de la masika ayant été particulièrement

abondantes cette année, leur marche a été rendue très difficile, même périlleuse. Au milieu de mars, les herbes ont atteint leur plus grande hauteur; imbibées d'eau comme des éponges pleines, elles gênaient tous leurs mouvements et paralysaient leurs efforts. Tantôt elles formaient comme une voûte épaisse et basse, d'où l'eau coulait en abondance ; tantôt elles opposaient une barrière infranchissable, mille tiges flexibles s'entrelaçant aux jambes des voyageurs, qui, à chaque pas, s'y embarrassaient davantage. Ou bien ils devaient cheminer sur un sol à demi liquéfié qui semblait fondre sous leurs pieds, et dans lequel ils enfonçaient à chaque pas. Pendant des heures entières ils durent avancer péniblement dans une eau boueuse qui leur montait jusqu'à la ceinture, ayant peine à reconnaître leur chemin et glissant à chaque instant dans ce marécage. L'Ou-Nyanyembé était transformé en lac. Un moment, l'âne qu'ils emmenaient avec eux faillit disparaître dans la vase. Au reste, cette partie du pays est tristement célèbre dans les souvenirs des Ou-Nyamouézi, car, dans les grandes masikas, il n'est pas rare que des hommes disparaissent tout vivants dans ces fondrières. Les huttes des Ou-Nyamouézi sont également exposées à être ruinées par ces pluies abondantes. Petites, rondes et bien couvertes en paille, elles ne prennent pas l'eau par la toiture ; mais comme elles sont d'ordinaire en contre-bas ou au-dessous du niveau du sol extérieur, elles se remplissent d'eau comme de vrais réservoirs. Chaque matin, entre neuf et onze heures, les nègres, leur pioche à la main, se mettent à creuser des fossés au-dessous de leurs cases pour faire écouler l'eau qui les inonde. Pendant que les hommes s'évertuent à draîner le sol, les femmes tentent d'allumer dehors un peu de feu pour préparer le repas ; mais il est impossible d'écraser le grain pour avoir de la farine ; les nègres sont alors obligés de se contenter de quelques épis de maïs, à peine noircis par la fumée et la maigre flamme que donne un bois saturé d'eau. Malgré leur légèreté, un grand nombre de huttes sont tombées cette année, les piquets qui les soutenaient s'étant enfoncés dans la terre. En revanche, la pluie promettait aux indigènes une abondante récolte de patates, de bananes, de manioc et de sorgho. Grâce au travail des missionnaires et de leurs élèves, la forêt de Kipalapala s'est beaucoup éclaircie et peu à peu a fait place à de belles et réjouissantes cultures.

Un télégramme de Zanzibar a annoncé le retour à la] côte de M. **Storms** qui, après MM. Cambier, Ramaeckers et Becker, dirigeait depuis trois ans les stations de l'Association internationale africaine sur les rives du Tanganyika. C'est lui qui a fondé celle de Mpala, sur la

côte occidentale du lac. Grâce à son tact et à son énergie, il parvint à gagner la confiance des indigènes, qui lui promirent leur concours pour le cas où la station serait menacée. C'est lui aussi qui a réussi à remonter le bateau à vapeur le *Cambier*, le premier steamer qu'aient vu les eaux du Tanganyika. Après la conférence de Berlin, il reçut l'ordre de remettre les stations de Karéma et de Mpala à la garde des missionnaires algériens, mais, avant d'avoir pu opérer cette remise, la station de Mpala fut attaquée par quelques tribus turbulentes des environs, et les bâtiments de la station furent brûlés. Avec l'aide des indigènes, il se mit à les reconstruire et aura vraisemblablement tout remis dans un état convenable avant de reprendre le chemin de la côte. Il ne tardera pas à revenir à Bruxelles, d'où nous apprendrons dans quelle situation se trouvaient les stations à son départ du Tanganyika.

M. **Ch. Allen**, évêque de la mission des Universités, fait actuellement un voyage, de Zanzibar au lac **Nyassa** par le **Chiré**, pour choisir, sur la côte orientale du lac, un emplacement convenable à l'établissement d'une station. Il écrivait le 7 août de **Mandala**, où il goûtait l'hospitalité du directeur de l'African Lake's Company, qu'il espérait que le vapeur, le *Charles Janson*, serait prêt à être lancé un mois plus tard. Quant au choix de l'endroit favorable pour une station, il écartait Chitesi, où M. Johnson avait séjourné quelque temps, ce lieu lui paraissant trop exposé aux incursions des Magwangwaras ; les emplacements à la côte même ne lui semblaient pas assez salubres pour des Européens. Il inclinait pour l'île de Dicomo, à 6 kilom. de la côte, dans le voisinage de Chitesi. Les renseignements qu'il avait reçus lui attribuent un climat salubre et un bon mouillage. Il se proposait de l'explorer ; puis, s'il la trouvait convenable, de négocier avec Chitesi et d'y établir une école. De là, avec le temps, des annexes pourraient être fondées sur la terre ferme ; le vapeur servirait à transporter les missionnaires aux différentes villes de la côte et à communiquer avec Bandaoué, station de l'Église libre d'Écosse, sur la côte occidentale du lac. On espère aussi que le nouveau steamer pourra contribuer à diminuer le trafic d'esclaves qui se fait encore sur une très grande échelle entre les deux rives du lac Nyassa. M. Allen comptait revenir à Zanzibar par terre, en visitant les stations de la Société qui sont dans la vallée de la Rovouma.

L'état de guerre qui a longtemps régné dans le district du Chiré, où se trouve la station de **Blantyre**, de l'Église établie d'Écosse, a cessé. Il est vrai que les Angones ont menacé, de redescendre de leur plateau contre les Ajawa ; mais les gens de Matopé et de Pimbé ayant refusé de

donner des canots pour passer le Chiré, ils sont restés chez eux. La mort du chef Kapené n'a point été accompagnée des coutumes cruelles pratiquées autrefois dans un cas analogue. En apprenant son décès, les missionnaires de Blantyre se hâtèrent de faire demander à son successeur ce qu'il comptait faire de Matopé, qui avait toujours été un bon ami du défunt et un de ses principaux conseillers. Le nouveau chef répondit qu'aucun homme ne serait mis à mort. « Quelques personnes, » ajouta-t-il, « désiraient vivement suivre la vieille coutume ; mais la majorité a déclaré qu'autrefois elle avait foi à cette coutume et qu'elle la pratiquait, mais que, vivant depuis plusieurs années en contact avec les blancs, elle avait appris d'eux qu'il n'était pas bien de faire mourir des gens en pareille occasion. » Il fit informer les missionnaires du jour de l'ensevelissement de Kapené ; deux d'entre eux s'y rendirent et furent témoins de la sépulture honorable accordée au vieux chef ; il n'y eut aucune goutte de sang versé.

M. A. Bain, attaché à la station de **Cherenji** — de la mission de l'Église libre d'Écosse,—sur la route du Nyassa au Tanganyika, a fait, à Chiwinda, une excursion dont il a transmis les détails dans une lettre publiée par le *Scottish geographical Magazine*, d'où nous extrayons ce qui suit : « J'avais le bonheur d'avoir avec moi M. J.-A. Smith, de Bandaoué. Le pays le plus attrayant que nous ayons traversé se trouve au nord-est de Chiwinda. Le chef de ce nom est un pauvre homme qui passe ses jours dans la terreur des Anemba qui, dit-il, ont pillé et détruit ses jardins. Le village est bien défendu par une double palissade percée d'ouvertures en plusieurs endroits. La rivière Songwi, qui ailleurs est grande et belle, est ici paresseuse et boueuse ; elle entoure le village de deux côtés. A une dizaine de kilomètres de là est le village du chef Muiereka, vassal de Nyondo. Nous y trouvâmes les gens les plus heureux que nous ayons rencontrés jusqu'ici. Le pays d'Ou-Pigou, entre Awanda et Chiwinda, sous la domination de Mouini-Pigou, est extrêmement beau ; la Songwi arrose cette longue vallée qui fourmille de bestiaux et dont les récoltes promettent une grande abondance. Le souverain fut plus libéral dans ses présents que nous dans les nôtres. La station de Cherenji se trouvant dans le territoire de Mouini-Pangala, les missionnaires lui firent visite, mais pour arriver à sa résidence ils durent traverser des terrains très spongieux, avec de l'eau au-dessus de la cheville ; ils durent passer la nuit en dehors du village du chef Makombé, dépendant de Mouini-Pangala. Ce village, de 60 à 70 huttes, est agréablement situé sur la Kasowi, qui se verse dans l'Aroangwa, affluent du

Zambèze, d'une profondeur considérable. Près de la maison du chef s'élevait un grand cactus, au pied duquel se trouvait un tas de squelettes de buffles et d'antilopes, offrande faite à l'esprit protecteur du village, auquel était dû le succès. Plus loin se rencontre le village de Pangala, sur l'Aroangwa qui, ainsi que la Songwi, coule vers le sud-ouest. Les deux rivières se rencontrent à quelques centaines de mètres du village, dont elles protègent deux des côtés et auquel elles font une position stratégique importante. Pangala ne compte pas moins de deux cents habitations, peut-être davantage, sans compter les greniers qui en dépendent. Le chef se trouvait dans une partie élevée du village, assis près d'une maison avec une petite dépendance dans laquelle ses femmes et ses enfants étaient séparés du commun peuple. Il fit bon accueil aux voyageurs et leur apprit que lui et les Wa-Wanda étaient arrivés dans le pays à une date relativement récente. Ils venaient de l'Ou-Mouwoun-gou, dans le voisinage de l'Ou-Fipa, au nord-ouest du lac Hikoua. «Leur établissement dans le pays remonte probablement à une trentaine d'années.» Pour revenir à la station de Chirenji, les missionnaires longèrent le pied des monts Watenga, jusqu'au village de Mpembé, qui a pour chef Mouini-Wisi. Puis ils gravirent les monts Mfangou et Kapyoro qui s'élèvent de la plaine d'une façon assez abrupte. Le brouillard s'étendait à l'ouest et au nord, mais à l'est et au sud, les hauteurs du pays des Angones et les monts Livingstone, ainsi que le lac au loin, étaient très visibles. Les montagnes ont une hauteur d'à peu près 2000 mètres au-dessus de la mer. Après cela le terrain est relativement plat, traversé par quelques cours d'eau tributaires de l'Aroangwa. Dans certains endroits montueux se trouvaient des forêts où les voyageurs virent des arbres, de proportions énormes, couverts, du pied jusqu'au sommet, de mousses et de lianes. Les habitants de cette partie du pays ressemblent pour leurs habitudes et leur langage aux Wa-Kondé.

M. Laurence Goodrich, faisant les fonctions de consul anglais pour le district du lac Nyassa, a envoyé au Foreign Office un rapport sur un voyage qu'il a fait récemment à l'ouest du lac, dans le territoire du chef Mouazi. Pendant son séjour à Kasoungu, résidence de ce chef, celui-ci mourut et fut remplacé par son neveu Katamé. Le but principal de M. Goodrich était d'engager les chefs indigènes à renoncer à encourager la traite. Le pays qu'il parcourut entre Bandaoué et Kasoungu, à 200 kilom. S.-S.-O., était entièrement inhabité, quoiqu'il abonde en gibier de toutes sortes. La ville est située au centre d'une vaste plaine sans arbres, à 700^m au-dessus du lac Nyassa, c'est-à-dire à

1200^m au-dessus de la mer ; les maisons sont construites autour d'une montagne de forme conique, qui s'élève à 200^m au-dessus du niveau de la plaine. Les chefs se sont montrés désireux de voir les commerçants anglais s'établir dans le pays ; ils ont beaucoup d'ivoire ; Katamé offrit à M. Goodrich de lui vendre une centaine de défenses. Le sol est bon, propre à la culture du froment ; le bétail y prospère ; la tsétsé ne s'y rencontre pas. L'altitude de la plaine au-dessus de l'océan lui procure un climat qui conviendrait aux Européens ; les indigènes paraissent simples et pacifiques.

Un correspondant du *Natal Mercury* lui écrit de **Gorongoza**, au sud du Zambèze, que dans le trajet de Quilimane à Mopéa, et contrairement au bruit répandu de l'insalubrité de cette région, il a toujours joui d'une excellente santé. De Mopéa le voyage est fatigant jusqu'à Senna, qui n'est qu'un village avec quinze maisons de briques et une nombreuse population cafre. A une journée au delà se trouve Chemba, le premier grand village du territoire placé sous l'autorité du colonel Antonio de Souza, territoire aussi vaste que celui de la colonie de Natal et du Zoulouland réunis. Il le gouverne à l'aide de nombreux chefs ou capitaines qui obéissent à ses moindres désirs. De Chemba il fut conduit à Gorongoza par le capitaine Païva d'Andrada, représentant de la compagnie d'Ophir et l'initiateur des grands progrès accomplis dans cette partie des possessions portugaises. Gorongoza est dans une belle situation et très salubre, au pied d'une haute montagne et à quelques mètres d'une rivière qui peut fournir les moyens d'une abondante irrigation. Pour le moment, il n'y a guère qu'un jardin potager, qui suffit amplement à l'alimentation des habitants. La maison du gouvernement est en communication par téléphone avec le bureau de la poste ; il y a de plus une vingtaine de maisons, une caserne, quelques soldats européens, un médecin du gouvernement. Tout le long de la route de Quilimane à Gorongoza, le correspondant a vu de l'or apporté de Manica par les indigènes.

Le **voyage** projeté par les missionnaires suisses des **Spelonken**, pour étudier le pays qui s'étend entre le nord du Transvaal et la **baie de Delagoa**, et visiter l'évangéliste Josepha, placé près de la résidence du chef Magoud, s'est heureusement effectué. MM. Henri Berthoud et Eugène Thomas, sont partis, le 28 mai, des Spelonken, avec huit chrétiens ma-gouamba, un chariot attelé de huit bœufs pour transporter les provisions et les bagages, et des ânes bâtés ou sellés, pour le cas où les bœufs auraient succombé aux piqûres de la tsétsé. Il allaient au-devant

de l'inconnu, car, sur un parcours de plus de 500 kilomètres, ils avaient à se frayer un chemin à travers des contrées en partie désertes. Dès le premier jour de marche, ils n'eurent devant eux que des traces à peine visibles de wagons de chasseurs boers, allant du côté de l'est, jusqu'à Mpalaora, à deux journées et demie de l'Olifant-River. Arrivés le 5 juin au bord de la grande Tabi, ils durent attacher un arbre derrière le chariot pour le retenir à la descente de la berge qui est très rapide ; puis ils perdirent leur chemin pendant trois jours en suivant des traces de chasseurs ; le 11 juin ils passaient à Mpalaora chez un petit chef basuto ; mais à partir de là, plus de traces de wagon, ils durent s'ouvrir une route à travers les buissons et les arbres et chercher des gués pour traverser les rivières. Le 16 juin ils franchissaient l'Olifant-River, puis se dirigeaient au sud-est, à travers de nombreux villages de Ma-Gouamba, parlant exactement la même langue que ceux des Spelonken, et arrivaient le 29 juin au village de Magoud, où ils apprenaient que ce chef était mort au commencement du même mois. Le secret devait en être gardé jusqu'à ce qu'un remplaçant eût été désigné. MM. Berthoud et Thomas se sont ensuite rendus par terre à Lorenzo-Marquez. Le passage du Nkomati s'effectua sans difficulté, mais une zone de buissons d'une quarantaine de kilomètres de large les arrêta pendant une dizaine de jours. Quinze hommes furent occupés à les tailler pendant une semaine entière. A Lorenzo-Marquez ils reçurent une hospitalité très cordiale dans la maison suisse de MM. Widmer et Cie, du canton de Saint-Gall. Puis ils reprirent le chemin des Spelonken ; mais désirant compléter leur étude du meilleur itinéraire entre la côte et les stations de la mission romande, ils se séparèrent. M. Berthoud choisit une route plus directe et un peu plus au sud que celle par laquelle ils étaient descendus du haut plateau, et M. Thomas prit celle de Lydenbourg, pour gagner ensuite les Spelonken par le pays de Secocoeni et Marabastadt. Une lettre du 27 août a annoncé leur heureuse arrivée à Elim et à Valdézia ; les détails sur la contrée qu'ils ont parcourue viendront plus tard. M. H. Berthoud espère qu'il lui sera possible de dresser une carte complète de tout le pays compris entre le Transvaal, le Limpopo et la baie de Delagoa.

M. **Farini**, Anglais d'origine, a fait cette année, à travers le désert de **Kalahari**, un voyage dont il a rendu compte dans la dernière séance de la Société de géographie de Berlin. Parti de Kimberley, il s'est dirigé, à travers le pays des Koranna, vers le lac Ngami, et à 3° plus au nord, jusqu'au 18° lat. S., et a pris, pour revenir, une direction plus

à l'ouest. Presque partout le sol était formé d'un grès rouge mêlé de formations calcaires ; il l'a trouvé souvent couvert d'une herbe très haute fournissant un très bon fourrage pour les bœufs. Il a aussi rencontré de l'eau beaucoup plus fréquemment qu'il ne l'aurait cru, d'après l'opinion répandue jusqu'ici. Le long de la rivière Oschombindé croissent d'épaisses forêts d'une riche végétation, où le gibier ne manque pas ; le bouquetin s'y rencontre auprès de l'éléphant. Parmi les produits du règne végétal, il mentionne spécialement les melons d'eau. Les habitants des localités qu'il a traversées lui ont paru beaux et vigoureux, sans rien qui rappelle les Bushmen ; ceux-ci ont été rencontrés par lui au N.-O. du lac Ngami. En somme il a trouvé que le plateau du Kalahari, à 1000^m d'altitude, vaut mieux, sous le rapport de sa végétation, que la réputation qu'on lui a faite. Le climat en est salubre, pas trop chaud, en sorte que certains endroits pourraient convenir à des colons laborieux.

Le Dr **Wolff** qui était parti de San-Salvador le 27 février pour le pays de Damba, afin d'y recruter des porteurs, n'ayant pas réussi dans son projet, s'est dirigé, avec cinq Loangos, vers le **Quango**, qu'il a atteint près du confluent du Cuilou ; le 16 avril, il arriva à la résidence de Quiamvou ; mais là non plus il ne put engager aucun porteur, en sorte qu'il dut reprendre une route plus méridionale, la route de commerce qui traverse les pays de Pombo, Poumbo, Zosso et Damba. La carte provisoire dressée sur ses levés rectifie la topographie de cette région, telle qu'elle a été fournie par Capello et Ivens dans leur premier voyage ; les derniers restes du lac Aquilonda, que les explorateurs portugais avaient relégué sous le 6°,30 lat. S. et 15°,30 long. E., disparaissent entièrement. Le Dr Wolff, se basant sur le temps pendant lequel il a marché, incline à reculer le Quango de 100 kilom. plus à l'est. La publication des déterminations de positions du major von Mechow, dont on n'a publié jusqu'ici que celle de Malangé, dissiperait les doutes à cet égard.

Le Dr **Büttner** s'est avancé, avec 80 porteurs de la côte de Loango, de San Salvador à Kioulou et aux cataractes Arthington, sur la rivière Ambriz, puis de là il a atteint le **Quango**, près des chutes de Kamalombo, au point où le major von Mechow avait dû abandonner l'exploration de la rivière. Il a ensuite longé le Quango jusqu'à Kwamouth, complétant ainsi la reconnaissance de cet important affluent du Kassaï. Les lieutenants Kund et Tappenbeck qui se proposaient de pénétrer jusqu'à Quiamvou en remontant le Quango, voyant qu'ils n'avaient pas

la possibilité de réaliser leur projet à partir du Congo, ont commencé à construire une station à Stanley-Pool.

Les *Annales de la propagation de la foi* ont publié une lettre du P. **Augouard**, sur son nouveau **voyage de Landana au Congo moyen**, et sur la fondation de la station de **Linzolo**, en amont de Stanley-Pool. Les détails de son récit sont bien propres à montrer quel développement le passage des caravanes pour le haut fleuve a déjà donné au commerce des riverains du Congo, et combien les relations entre les indigènes et les blancs se sont améliorées. A propos du voyage d'Isanghila à Manyanga, le P. Augouard écrit : « Quelle différence avec le voyage précédent ! Aujourd'hui nous sommes connus partout, les chefs viennent à notre rencontre, et les populations, au lieu de fuir ou d'entrer en hostilité, nous apportent des vivres en grande quantité. Vu la nombreuse caravane que je conduis (160 hommes), je ne peux donner à chaque homme les vivres qui lui sont nécessaires. Je leur distribue donc une certaine quantité d'étoffes, avec lesquelles ils achètent les provisions du jour. Chaque soir, le camp se transforme ainsi en un vaste marché, où se mêlent les poules, les chèvres, les porcs et les chiens. Pour deux jours je donne à chaque homme un pli d'étoffe, soit environ 0^m,70; moyennant cela il trouve abondamment de quoi se nourrir. Entre Isanghila et Manyanga, un chef voulut absolument nous faire rester chez lui, nous invitant à prendre tout le terrain que nous voudrions. Pour nous prouver son amitié, il nous accompagna jusqu'à Manyanga et nous rendit toutes sortes de bons offices pendant le voyage. » Même empressement après l'arrivée des missionnaires à la station de Linzolo. « Pendant les jours qui suivirent, ce fut une véritable avalanche de chefs et de sous-chefs qui apportaient des présents, dans l'espoir, bien entendu, d'en recevoir davantage. Notre chef, le plus voisin, fut le premier à venir me souhaiter la bienvenue ; il m'offrit une superbe vallée que nous désirions vivement pour pouvoir détourner le chemin des caravanes d'ivoire qui passaient au milieu de notre propriété. Quinze jours plus tard, les chefs vinrent avec une foule compacte pour enterrer la guerre, et une fois la cérémonie terminée, la foule des noirs se mit à danser autour du monument en jurant haine éternelle à la guerre avec les blancs. Dès lors aucun noir ne peut plus paraître en armes sur le terrain de la mission ; les chefs qui venaient autrefois avec un attirail de fusils, d'assagaias, de coutelas, etc., déposent aujourd'hui leurs armes avant d'entrer chez les missionnaires. Une maison d'école a été construite et pourra recevoir les nombreux enfants que

chefs et parents désirent faire instruire. Le P. Augouard espère aussi pouvoir faire bâtir un hôpital. En attendant, un des missionnaires soigne à la porte de la mission tous les malades qui viennent chercher un remède ou un soulagement à leurs maux ; il va aussi dans les villages des alentours à la recherche des infirmes qui ne peuvent plus marcher. Convaincus que l'Afrique ne se civilisera que par le travail, et en particulier par l'agriculture, les missionnaires se sont efforcés de former des travailleurs ; ils ont donné l'exemple des travaux agricoles, et quantité de noirs sont venus apprendre d'eux les procédés de culture européens. Aujourd'hui déjà ce sont eux qui vont travailler chaque jour à la station de Brazzaville. » Depuis l'envoi de cette lettre, le P. Augouard est redescendu à Boma par un chemin nouveau. Au lieu de suivre la rive droite du fleuve, nous apprend le *Mouvement géographique*, il a pris une route plus au nord, traversant le plateau qui sert de ligne de faîte entre le Congo et le Quilou. Non seulement il a atteint Boma très promptement, mais le chemin qu'il a suivi est facile, dit-il, et traverse un excellent pays.

Lors des négociations qui ont eu lieu entre le cabinet de M. J. Ferry et les représentants du roi des Belges, pour la délimitation des territoires respectifs de la France et de l'**Association internationale du Congo**, les délégués de cette dernière réclamaient d'abord des compensations pécuniaires pour la vallée du **Niari-Quilou** dont l'Association revendiquait la propriété. Le gouvernement français consentit seulement à rembourser à l'Association la valeur matérielle de ses stations. Celle-ci se rabattit alors sur une demande de **loterie** qui devait permettre d'obtenir du public les fonds nécessaires à l'organisation du nouvel État du Congo. Le gouvernement français ne crut pas devoir opposer un refus aux fondateurs du nouvel État. L'autorisation a été donnée à la condition qu'un comité français présiderait à l'émission de la loterie, l'entreprise restant bien entendu aux risques et périls de l'Association. L'émission sera de vingt millions.

La Société de géographie de Paris a reçu de M. **Rogozinski** des renseignements détaillés sur l'exploration qu'il a faite du mont **Cameroun**, pendant son séjour à la côte de Guinée. Le nombre des villages à une altitude de 0^m à 1000^m, est d'environ soixante, inégalement distribués ; ainsi la pente occidentale n'est habitée que sur la côte. Quoique le climat soit très bon, relativement aux pays environnans, le manque d'eau qui se fait sentir presque partout dans les villages est un grave inconvénient. Les principales ressources commerciales sont l'huile de

palme, et le caoutchouc ; mais ces deux produits ne pourraient, vu leur faible quantité, alimenter suffisamment le commerce dans la montagne. L'avenir du pays est plutôt dans l'agriculture ; le sol, vierge presque partout, est très riche. Les villages ne sont pas composés d'une agglomération de cabanes placées les unes à la suite des autres. On n'en trouve guère que trois ou quatre groupées ensemble ; un certain nombre de ces groupes forment une ville (*nbouka*). Chaque *nbouka* a son chef, et les chefs constituent un gouvernement très patriarchal. La vendetta y produit beaucoup de conflits et de petites guerres qui entravent et arrêtent les communications. Tous les hommes sont chasseurs ; depuis quelque temps ils se livrent à la récolte du caoutchouc, mais la qualité du produit laisse encore beaucoup à désirer. La nourriture consiste en bananes vertes, ignames, huile de palme, noix de palme, le tout fortement pimenté, et sans aucun souci de la propreté. Cette nourriture végétale, c'est la femme qui doit la procurer, la femme, ou bien les femmes quand le sujet est riche. Les additions en viande sont assez rares, le mari étant paresseux et parfois mauvais chasseur. Rarement on apprend qu'ils aient tué un léopard, jamais un éléphant, quoique ces animaux soient assez communs. L'esclavage n'existe pas chez les montagnards du Cameroun. Les travaux dans leurs petites plantations sont à la charge des femmes et des enfants, surtout des premières. Une cabane de bambous, couverte de nattes, abrite toute la famille, y compris les animaux domestiques : chèvres, moutons, porcs, poules, canards, ce qui rend l'intérieur très malpropre.

Une **ambassade marocaine** s'est embarquée à Tanger pour Malaga ; elle se rendra de là à **Madrid**, où elle est chargée de reprendre les négociations sur la question de l'échange des territoires de Santa-Cruz de Mar-Pequena, contre des terrains autour de Ceuta, que le Maroc serait prêt à céder, et qui, suivant l'opinion des militaires espagnols, seraient aussi plus avantageux pour la situation de l'Espagne sur le détroit de Gibraltar. L'ambassade discutera aussi les modifications que l'Espagne demande à introduire dans le traité de commerce hispano-marocain de 1860. Le Cabinet de Madrid a été poussé à demander ces modifications, par les négociations qui se poursuivent entre l'Allemagne et le Maroc, en vue de la conclusion d'un traité qui assure au commerce allemand une situation exceptionnelle, tant sur les côtes que dans l'intérieur du Maroc, et qui donne à l'Allemagne le droit d'y établir des comptoirs, ainsi que des dépôts de charbons et de vivres ; il lui accorde même des concessions de mines, de voies ferrées et de travaux publics.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

D'après le *Courrier des Comptoirs*, un service de steamers d'Alger à Marseille et à Tanger sera prochainement créé par le Comptoir central de Paris et Londres, qui établira en même temps des factoreries à Tunis et à Sous.

M. Germon, explorateur de mines d'antimoine à Sauza, province de Constantine, a été autorisé à disposer du produit de ses recherches jusqu'à concurrence de cent tonnes.

A partir du 1^{er} décembre la navigation du canal de Suez a été ouverte de nuit, entre Port-Saïd et le kilomètre 54, aux paquebots-poste et aux navires de guerre munis d'appareils électriques. La durée du trajet de Port-Saïd à Suez et vice versa, qui avait augmenté avec l'accroissement du tonnage, diminuera ; on espère parvenir à faire transiter les navires en vingt-quatre heures d'une mer à l'autre.

Le Dr Ragazzi, directeur de la station italienne de Let-Maréfia, au Choa, a envoyé à la Société de géographie de Rome un rapport sur les conditions sanitaires du pays qu'il a traversé d'Assab en Abyssinie ; la malaria y prédomine.

Le Dr Nerazzini, revenu pour quelque temps en Italie, se prépare à remplir une nouvelle mission auprès du roi Jean d'Abyssinie.

Le capitaine Longbois, de retour de sa mission au Choa, a remis au président de la République française une lettre du roi Ménélik.

Sous les auspices de la Société africaine d'Italie, une conférence coloniale réunie à Naples, du 8 au 13 novembre, a décidé de charger les explorateurs italiens qui se rendront du Choa au Kaffa, d'explorer la région des sources du Juba, pour en suivre le cours jusqu'à la côte de l'océan Indien.

Les établissements de la Mission des Universités, à Magila, Mbouéni et Matopé, ont éprouvé des pertes considérables, par suite d'incendies ; heureusement il n'y a pas eu de victimes.

L'Angleterre, l'Allemagne et la France ont décidé de charger une commission de délimiter les possessions continentales du sultan de Zanzibar.

Le capitaine Cecchi a quitté Zanzibar pour revenir en Italie.

M. P. Reichard, le seul survivant de l'expédition allemande aux lacs Hikoua et Moëro, est arrivé à Wiesbaden, sa ville natale.

Il s'est fondé à Tamatave, une société dite « Société des colons français » pour favoriser l'établissement des colons à Madagascar, aider à la création d'établissements agricoles, ouvrir au commerce un nouveau champ d'exploitation et soutenir les anciens colons dans leurs efforts de colonisation.

M. Joaquim, José Machado ingénieur, a fait, à la Société de géographie de Lisbonne, une communication sur les études du chemin de fer de Lorenzo-Marquez à Prétoria. Il a fait une description intéressante des contrées que traverse cette ligne, dans lesquelles on rencontre des villes déjà importantes, fondées par les Boers, et de nombreux éléments de civilisation.

Le gouverneur de la Colonie du Cap, sir Hercules Robinson, a fait proclamer

le protectorat britannique sur le pays des Be-Chuana, limité à l'est par la République sud-africaine, au sud par la Colonie du Cap, à l'ouest par la rivière Molopo, et au nord par cette même rivière jusqu'à son confluent avec le Ramathlabana Spruit, et à la frontière du Transvaal. Ce territoire portera le nom de Be-Chuana-land britannique.

A l'occasion de ce qui a été dit de l'importation de l'eau-de-vie à Berseba, M. Lüderitz a affirmé qu'aucun de ses gens n'en a introduit dans le pays; en revanche il ne peut donner de garantie à l'égard de l'importation de spiritueux par des étrangers, jusqu'à ce qu'intervienne l'empire allemand, sous le protectorat duquel le Lüderitzland a été placé.

D'après une lettre de Berlin à *l'Indépendance belge*, M. Pohle, qui avait été envoyé à Angra Pequena, avec mission de rechercher quels minéraux le nouveau territoire allemand pourrait fournir, a rapporté qu'on n'y trouve que du minerai de plomb, et que les frais d'exploitation dépasseraient la valeur marchande du minerai sur les marchés de l'Europe.

Pour assurer aux missionnaires des stations baptistes les soins médicaux nécessaires, le Comité anglais a décidé d'envoyer le plus tôt possible au Congo trois médecins bien préparés et pourvus de tous les remèdes nécessaires pour prévenir les conséquences funestes du climat.

M. Janssens, vice-gouverneur du Congo, est arrivé à Vivi, avec MM. de Cuvelier, juge, et Destrain, secrétaire. Il a pris la direction des affaires, faisant les fonctions de gouverneur général, en l'absence de M. le colonel de Winton, en tournée sur le haut fleuve.

La station de Léopoldville possède aujourd'hui un troupeau de gros bétail. C'est la première fois que, dans cette partie de l'Afrique, vaches et bœufs pénètrent aussi loin. Grand a été l'étonnement de la population indigène qui n'avait pas encore vu de semblables animaux.

Le *Stanley*, remonté, a quitté Léopoldville ayant à bord les indigènes ba-louba de l'expédition Wissmann. C'est le Dr Wolff qui a été chargé de les rapatrier.

Le lieutenant Wissmann a dû venir à Madère se reposer de ses fatigues.

M. Massari a été chargé, avec les délégués français, de la délimitation des frontières entre les territoires appartenant à la France et à l'État libre du Congo.

La conférence des délégués français et portugais pour la délimitation des frontières respectives des deux pays, près de l'embouchure du Tchiloango, après avoir tenu plusieurs séances à Paris, s'est séparée sans avoir réussi à se mettre d'accord.

M. Muller qui avait été chargé d'une exploration botanique de l'île de Saint-Thomas, a rapporté à Lisbonne des collections intéressantes, non seulement pour la botanique mais aussi pour l'étude géologique du pays. Il a fait l'ascension du Pic de Saint-Thomas, et a constaté que son altitude est de 2142^m. Il fera d'importantes corrections et additions à la carte de l'île dernièrement publiée.

Les délégués des sociétés allemandes de missions, réunis en conférence à Brême, ont résolu d'adresser un manifeste au peuple allemand, et une série de propositions spéciales au ministère des affaires étrangères, pour obtenir que des restric-

tions soient apportées à la vente des spiritueux aux indigènes africains. La conférence a également étudié la question d'une mission au Cameroun.

Le traité conclu entre le roi de Dahomey et le Portugal ayant placé Kotonou sous le protectorat portugais, le ministre des affaires étrangères de Lisbonne a fait droit aux réclamations de la France, et a envoyé aux agents portugais l'ordre de rétablir les choses à Kotonou dans l'état où elles étaient auparavant.

La maison Brauer et C°, de Bochum, a établi une station de charbon à Porto-Grande, dans l'île Saint-Vincent pour faire participer les houilles de Westphalie aux avantages du trafic des vapeurs sur les grandes lignes transatlantiques.

Le steamer *Silvertown*, de la India Rubber Company, chargé de poser, pour le compte de la West African Telegraph Company, un câble destiné à relier au Sénégal les possessions françaises de la côte occidentale d'Afrique, a opéré avec succès l'atterrissement du câble à Dakar. La canonnière française, le *Niger*, a fait une reconnaissance du fleuve, en aval du Bammakou, sur un parcours de 350 kilomètres.

Le ministère français de la marine et des colonies dresse le programme d'une mission commerciale à la côte occidentale d'Afrique et d'une mission du même genre dans l'intérieur du Sénégal. Il développera l'institution des bourses de voyage en faveur de jeunes gens ayant fait des études commerciales, afin qu'ils puissent visiter les colonies françaises et se rendre compte des ressources qu'elles présentent.

M. Henri Duveyrier a demandé à la Société de géographie de Paris de signaler, à l'administration compétente, le décret espagnol qui proclame le protectorat de l'Espagne sur la côte d'Afrique, du cap Bojador au nord, jusqu'au cap Blanc au sud, décret qui enlèverait à la France 98 kilomètres d'une partie de côte reconnue possession française par des traités antérieurs.

LES DERNIERS TRAVAUX DE SAVORG NAN DE BRAZZA

L'arrivée de Savorgnan de Brazza en France nous a valu d'abondants renseignements sur la mission française dans l'ouest africain, sur laquelle nous étions sans nouvelles depuis de longs mois. Sans revenir sur les faits qui ont suivi immédiatement le retour de l'explorateur à la côte d'Afrique en 1883, nous indiquerons sommairement, d'après le *Temps*, les résultats de son activité et de celle de ses agents, le long du Niari, de l'Ogôoué et de l'Alima. M. Dolisie, remontant le Niari dans la direction du Congo, a fondé les postes de Ngotou et du Bas-Quilou, la station de Niari-Loudima et le poste de Niari-Babouembé, après avoir conclu avec les indigènes des traités d'amitié et de protectorat. Aujourd'hui les porteurs ba-bouembé et loangos font le service dans la vallée du Niari,